Un cultivateur

Dans toutes les civilisations anciennes, l'agriculture fut tenue pour la profession honorable entre toutes.(...) Et, cependant, l'agriculture, dans les civilisations modernes, est loin d'être honorée comme elle le fut chez les Anciens. Les professions plus bruyantes exercées à la ville, les arts qui frappent l'imagination l'ont fait rejeter peu à peu au dernier plan. (…) Les sourires de la renommée, les dons de la fortune, les fantaisies de la gloire, les faveurs officielles allaient aux seuls gens de la ville. L'attirance des cités dépeuplait les campagnes. Alors, on parla de la maladie de l'agriculture. On répéta qu'elle manquait de bras. Elle manquait surtout de considération.

Or, on commence à en revenir aujourd'hui. Pour des raisons économiques que nous exposions, ici même, ces jours derniers, M. Méline nous fait prévoir un prochain « retour à la terre ». Mais déjà, depuis quelques années, on tend à rendre à la profession agricole tout ce qu'on lui avait enlevé injustement : l'argent, les bras et l'estime. Et voici qui est, à ce propos, singulièrement caractéristique : dans une des plus laborieuses cités de notre France du Nord, en cette ville de Lens où l'industrie minière et l'agriculture se partagent toutes les activités, on vient de dresser un monument, non point dans l'intimité d'un cimetière, mais un vrai monument en place publique, à un homme qui ne fut ni artiste, ni savant, ni soldat, ni politicien, à un homme qui ne fut autre chose qu'un cultivateur.

Cet homme s'appelait Guislain Decrombecque. En 1818 — il avait vingt ans — il se trouvait à la tête d'une petite exploitation agricole à Lens. Cette ville, que l'industrie houillère a développée aujourd'hui, n'était alors qu'une pauvre bourgade, et l'on n'eût pu rêver rien de plus aride et de plus désolé que la campagne qui l'environnait. Ce n'étaient que prairies pelées, coupées de marais et de bois. Rien n'y poussait. Decrombecque entreprit de défricher, d'assainir, de transformer ce pays inculte et misérable. Il consacra un demi-siècle, sa vie entière, à l'achèvement de ce projet gigantesque et à la réalisation du progrès agricole. Par un travail incessant, par l'emploi intelligent et raisonné de tous les perfectionnements en matière de culture, il parvint à semer dans ce sol en friche la richesse et la fécondité. On l'a appelé justement « le conquérant pacifique de la plaine de Lens ». Son œuvre, en effet, est une conquête, la conquête du progrès contre la routine, contre les saisons mauvaises, contre la terre aride, une conquête dont les bienfaits se perpétueront à travers les siècles.

Guidé par une intuition extraordinaire, à l'époque où l'industrie agricole existait à peine, Decrombecque se lança, avec une rare audace, dans des essais dont la réussite devait, par la suite, profiter amplement à l'agriculture. Devançant la science en matière de chimie agricole, il se fit inventeur. Il transforma la couche arable par des travaux et des procédés rationnels que l'expérience a consacrés depuis : engrais abondants, labours successivement plus profonds, marnage, chaulage, production de fumier sur place, emploi des cendrées de houille, de l'argile, des terres provenant des dépôts de betteraves, des tourteaux, du guano, du noir animal, du sang des abattoirs ; et tout ce concours d'incessants et d'ingénieux efforts lui fit accomplir ce miracle de métamorphoser un sol. C'est lui aussi qui, le premier, osa rompre avec le vieux système des assolements de longue durée.

C'était alors une vérité, proclamée par les cultivateurs du monde entier, que le retour d'une même plante sur un même sol ne pouvait avoir lieu qu'après quatre ans au moins. Or, Decrombecque réduisit d'abord l'assolement à trois, puis à deux ans. C'était alors une hardiesse sans précédent. C'est

aujourd'hui la règle des exploitations agricoles. Dans ces régions du Nord, blés et betteraves se succèdent alternativement, et l'on est même parvenu à cultiver blé sur blé, betteraves sur betteraves. Dans toutes les branches de l'agriculture, Decrombecque fut un véritable précurseur. Il fut surtout un infatigable essayeur. Aucune méthode ne le laissa indifférent : il tenta tous les systèmes, en inventa personnellement, l'esprit dirigé sans cesse vers la recherche du mieux ; et c'est ainsi qu'il mit en pratique, un des premiers, et souvent même le premier, toutes les théories qui, aujourd'hui, ont élevé l'agriculture à la hauteur d'une science.

Guislain Decrombecque trouva la récompense de ses efforts dans la prospérité de ses entreprises et, aussi, dans l'estime et la reconnaissance des agriculteurs. En 1849, la Société nationale d'agriculture lui décerna sa grande médaille d'or et, à l'Exposition universelle de 1867, il triompha de tous ses concurrents internationaux et nationaux, y compris l'empereur d'Autriche, et il remporta, de haute lutte, le premier grand prix. Il fut nommé, la même année, officier de la Légion d'honneur. Il avait alors accompli la tâche de sa vie. D'une bourgade morte, il avait contribué largement à faire une ville active et vivante ; et, par son travail, cette plaine de Lens, jadis emblème de la stérilité, s'était transformée en une immense ferme-école où, des provinces les plus éloignées, les savants eux-mêmes venaient puiser des enseignements pratiques.

Sans doute, dans la transformation rapide du pays lensois, la plus large part revient à l'industrie minière qui, depuis une cinquantaine d'années, s'y est installée et a enfanté des merveilles ; mais la reconnaissance publique ne pouvait oublier non plus l'homme qui a métamorphosé la terre ; car c'est grâce à lui que des villages se sont formés autour des hautes cheminées des houillères, grâce à lui que la richesse du sol égale presque aujourd'hui celle que produit le sous-sol, et que les chemins de fer qui sillonnent cette région en tous sens, ne transportent pas seulement le charbon des mines, mais encore la betterave et les blés de ces champs rendus à la fécondité.

Voilà pourquoi Lens a été bien inspiré en élevant un monument au grand agriculteur qui lui donna une part de sa présente prospérité. Ce monument est l'œuvre de l'architecte Bobin et du statuaire Corneille Theunissen, l'un des meilleurs artistes qui soient sortis de la célèbre école valenciennoise de sculpture. Il sera inauguré après-demain, lundi, en présence des ministres de l'agriculture et du commerce, et il perpétuera, désormais, dans cette région du Nord si ardente au labeur, non pas seulement la gloire d'un grand agriculteur, mais encore celle de tous ces rudes travailleurs de la terre, qui sont la force, l'honneur et la richesse de la France.

Source - *Thomas Grimm — Le Petit Journal, 10 juin 1905*